

LA CHRONIQUE
THÉÂTRE DE JEAN-
PIERRE LÉONARDINI



**C'est pour dire
avec des fleurs**

Mohamed Rouabhi a écrit *les Hortensias*, pièce que Patrick Pineau (Cie Pipò) met en scène (1). Voici une abbaye dont la scénographie (Sylvie Orcier) dessine élégamment les voûtes devenue maison de retraite pour comédiens, site historique parcouru, au début, par des groupes de visiteurs. On songe à la maison des artistes, ce refuge de Couilly-Pont-aux-Dames que Constant Coquelin, créateur du *Cyrano* de Rostand, fonda en 1903. On se rappelle *la Fin du jour* (1939), le film de Duvivier qui en pareilles circonstances alignait au générique Louis Jouvet, Michel Simon, Victor Francen, Madeleine Ozeray. La carte de visite des interprètes (Louis Beyler, Monique Brun, Olivier Perrier, Claire Lasne-Darcueil, Annie Perret, Mohamed Rouabhi lui-même, Marie-Paule Trystram, Aline Le Berre, Ahmed Hammadi-Chassin...) n'a rien à envier à ceux-là. Voilà un effectif d'acteurs lestés

**Miracle
de charme,
de tact, de
savoir-faire
en toute
simplicité
apparente.**

d'expériences multiples au service d'une écriture vive, apte à créer des situations et des personnages riches de sens, tout en gardant à chacun sa part d'énigme et d'épaisseur intérieure.

Rouabhi et Pineau retrouvent le secret, trop souvent perdu au théâtre, de l'attention aux êtres en jeu, à leurs affects les plus sensibles. Certes, ils

jouent sur le velours avec des artistes d'aussi haute volée. Voyez Monique Brun, en cougar et Marilyn d'Ehpad parée comme une châsse, chantant *Happy Birthday Mr. President* au maire du patelin qui n'en revient pas. Et Louis Beyler aux grands gestes, anar d'avant-scène et ses quatre vérités jetées à tout vent, Olivier Perrier en homme de sentiment qui a de la bouteille... Comme on s'attache à tous, à tour de rôle, dans cette comédie humaine en deux heures vingt, où l'intrigue est si fine, puisque seul importe le temps du souvenir. On joue à la belote, on se dispute un peu, on se souvient... *Les Hortensias*, c'est un miracle de charme, de tact et de savoir-faire en toute simplicité apparente. Distribution copieuse, épaulée par des amateurs recrutés, avec en prime la découverte du jeune talent de Nadine Moret en femme de ménage râleuse et en petite fille modèle. ●

(1) La création a eu lieu, du 1^{er} au 3 octobre, au Théâtre Sénart.

Tournée: du 25 au 28 novembre à la MC93, Bobigny, puis Montluçon (14 et 15 décembre), Bourges (8 et 9 mars 2022), Chalon-sur-Saône (24 et 25 mars), Le Havre (30 et 31 mars), Grenoble (6, 7, 8 avril), Perpignan (21 et 22 avril) et, du 11 au 15 mai, aux Célestins, à Lyon.
Le texte est édité par Actes Sud, 10,99 euros.

« Les Hortensias », heureuse fin du jour

par ARMELLE HÉLIOT

f

Écrite par Mohamed Rouabhi, mise en scène par Patrick Pineau, cette comédie mélancolique s'intéresse au destin d'anciens comédiens. Une distribution forte enlève toute ambivalence au propos.

□

Avouons-le : on s'est rendu un soir de début octobre, au Théâtre de Sénart, pour le plaisir de retrouver des comédiennes, des comédiens que l'on n'avait pas vus ensemble depuis un bon moment... Certains, en effet, ont fait partie de la troupe de Georges Lavaudant, dans les années 70-90. Grandes années inoubliables de *Palazzo Mentale*, de *Richard III*, des *Géants de la montagne* pour ne citer que trois titres.

Annie Perret, Marie-Paule Tristram, reines d'un univers. Monique Brun, qui a beaucoup joué par ailleurs, comme Louis Beyler. D'une autre génération est Aline Le Berre, mais elle a connu le metteur en scène par un atelier et par La Cour des grands, plongée dans l'histoire pour les 50 ans du festival. On croise aussi aux Hortensias, du nom de la maison de retraite où se retrouvent des artistes au crépuscule de leurs carrières, Olivier Perrier, l'une des grandes figures des Fédérés, Claire Lasne-Darcueil, directrice du conservatoire, Ahmed Hammadi-Chassin, Djibril Mbaye, Nadine Moret, jeune recrue, et Mohamed Rouabhi l'auteur, lui-même. Un très beau groupe d'artistes.

Tout commence par une visite de groupe, une intrusion dans le monde protégé de ces artistes : comme les Hortensias sont installés dans un ancien bâtiment religieux, avec un joli cloître, on va voir... Comme si les êtres qui vivent là pouvaient être dérangés : ils ne comptent pas. Rouabhi n'a pas besoin d'autre chose pour dire la mise à l'écart.



Cela peut être fête, aux Hortensias. DR.

Dans le joli décor de Sylvie Orcier, les costumes de Camille Ait Allouache, les lumières de Christian Pinaud, rien n'est triste. S'il y a des bouffées de mélancolie, des chagrins, des regrets, des aigreurs, des piques, les sentiments qui dominent sont ceux de la solidarité, de l'amitié. A l'exception de Claire Lasne-Darcueil, la seule Marie-Thérèse, directrice de l'établissement et d'Olivier Perrier, Prosper, chacun endosse plusieurs personnages, changeant d'humeur avec esprit.

On ne peut s'interdire de penser au beau film de Julien Duvivier, *La Fin du jour*. On pense à Pont-aux-Dames et à l'association « La Roue tourne ». On joue aux cartes, on se dispute, on a des habitudes, on rêve encore, et même, on est amoureux.

Rien de mièvre en tout cela, mais une heureuse plongée dans un univers que l'on connaît mal, en fait, et qui intéresse peu le monde de l'art. On n'a pas oublié pourtant le film-reportage de Valeria Bruni-Tedeschi, suivant le travail du danseur et chorégraphe Thierry Thieû Niang, *Une jeune fille de quatre-vingt-dix ans*. Ici les plus vieux ont soixante-dix ans et quelque. Encore jeunes, encore plein d'espérance.



Il y a même des jours où il fait beau. DR.

C'est finement écrit, dirigé et joué avec une délicatesse de chanson jolie. La musique est là, par Alexandre Koneski et François Terradot, qui soignent aussi le son et donnent à l'ensemble un charme de plus. On vous laisse découvrir la mise en scène aigüe de Patrick Pineau, les coups de blues des protagonistes, les numéros, le goût de la représentation qui ne les a jamais abandonnés.

Ce spectacle a été vu au Théâtre de Sénart, le vendredi 1^{er} octobre où il a été créé et joué encore les 2 et 3. Il est repris les 25 et 26 novembre à 20h00, samedi 27 à 18h00, dimanche 28 à 16h00. Durée : 2h30 sans entracte.

Tél : 01 41 60 72 72.

Puis à Montluçon les 14 et 15 décembre ; à Bourges les 8 et 9 mars 2022 ; à Chalon-sur-Saône les 24 et 25 mars ; au Havre les 30 et 31 mars ; à Grenoble les 6, 7 et 8 avril ; à Perpignan les 21 et 22 avril, à Lyon, aux Célestins du 11 au 15 mai.

TAGS: 'LES HORTENSIAS', MC93, MOHAMED ROUABHI, PATRICK PINEAU, THÉÂTRE DE SÉNART

La Rencontre



©VAR/LPB

Patrick Pineau met en scène trois générations d'acteurs

Patrick Pineau, Carpe Diem

Patrick Pineau est de retour sur les planches du Théâtre-Sénart. Après « Jamais seul », « Moi, Jean-Noël Moulin, président sans fin », le metteur en scène présentera « Les Hortensias », du 1^{er} au 3 octobre. Le texte est signé Mohamed Rouabhi. Une pièce tendre et drôle sur le temps qui passe.

Comment la pièce Les Hortensias est-elle née ?

C'est une continuité avec l'auteur Mohamed Rouabhi. On avait déjà travaillé ensemble sur « Jamais seul » et sur « Moi, Jean-Noël Moulin, président sans fin ». On avait envie d'ajouter trois générations : les enfants, les parents et les grands-parents. La plus jeune a 25 ans et le doyen en a 86. A l'origine, il y avait cette envie forte de la rencontre entre ces trois générations. Ça se passe dans une maison de retraite qui se situe dans une abbaye. Y vivent d'anciens comédiens. Mais cette résidence, cet endroit de calme pour les vieux jours, risque de fermer et les résidents d'être jetés dehors.

L'énergie de troupe est-elle particulière quand on mélange ainsi les générations ?

Oh oui et ça c'était un vrai rêve. Et puis, il n'y a pas que les acteurs mais aussi tout un groupe autour. Il y a la mise en scène, les textes, les auteurs et les acteurs, le son, la lumière, la scénographie, les costumes. Tout ça crée une famille. J'aime profondément les troupes. Sur scène, ils sont 18, en comptant les figurants. Dans la distribution, il n'y a pas de personnes isolées. Les gens qui se connaissent se retrouvent. Il y a aussi des gens qui n'ont jamais travaillé ensemble mais qui en rêvaient. Ça crée quelque chose d'assez fort.

Est-ce la même chose de diriger un comédien qui a 86 ans et un autre qui en a 26 ?

Ce n'est pas l'âge qui compte en réalité. Ça dépend de la relation que j'ai avec eux. Chaque être est une rencontre en soi. J'essaye de m'adapter à chacun en tentant de comprendre comment fonctionne la personne que j'ai en face de moi.

La vieillesse, c'est un sujet tabou en France. Pourquoi avez-vous décidé de vous frotter à ce thème là ?

D'abord, j'aime voir les acteurs d'un certain âge rencontrer la jeune génération. C'est d'une richesse pour les deux. La transmission, c'est dans les deux sens. L'un apporte à l'autre. Et puis, j'avais envie de revoir certaines personnes. Avec Mohamed Rouabhi ça fait dix ans qu'on travaille ensemble. Je suis très heureux de faire entendre encore ses textes. C'est un très grand auteur français. J'espère que le public va être curieux et va venir l'entendre. Et puis, il y a des scènes remarquables. La distribution est extraordinaire avec des scènes drôles. Mais pas que...

C'est un peu votre marque de fabrique de marier humour et tragédie...

C'est un peu la vie. Dans la vie, on peut se marrer et trois heures après être effondré parce que la tragédie nous rattrape et nous tombe sur le coin de la tête. Les Hortensias raconte bien ça. Il y a un sacré paquet d'humanité sur le plateau.

Comme dans toutes vos pièces...

Oui je crois (rires). Moi-même je commence tranquillement à vieillir. Mais c'est ce qui est beau. On ne se prépare pas à ça. Et tant mieux d'ailleurs. Quand on est jeune, c'est d'une liberté absolue, on est immortel, on ne se rend pas compte. Et, à un moment, on se fait un peu récupérer par notre reflet dans le miroir. Et on se dit : « tient, ça se rapproche ». Après, il y a des gens d'un certain âge qui restent jeunes

dans leur tête. Je le vois tous les jours.

Avez-vous peur de vieillir ?

On n'a pas le choix. Quand on aime la vie, malgré ce qu'elle représente parfois de terrifiant, ce qui est énervant, c'est que ça passe vite. Il faut accepter que certaines douleurs apparaissent, qu'on aille un peu moins vite. Et puis, on découvre aussi d'autres choses. Il faut vivre chaque période.

Est-ce que c'est plus dur de vieillir quand on est un acteur ou une actrice, dans la mesure où on exerce un métier de représentation ?

Pour les actrices, en effet, c'est plus difficile. On parle beaucoup de ce combat. Le rapport au

corps est différent par rapport au regard qu'on porte dessus. Et ça, c'est injuste. Alors qu'un acteur, il peut avoir de beaux rôles,

même vieux. Ça dépend de la place qu'on a laissée.

Cette pièce montre aussi les défaillances de notre système à l'égard des anciens...

Tout à fait, on ne les regarde pas. Il y a des gens formidables, extraordinaires d'humanité. Sur la place dans la société qu'on laisse à nos vieux, on est très en retard en France. En fait, on s'en fout complètement. C'est à se demander si nos dirigeants ne s'en préoccupent pas parce que les vieux ne rapportent plus d'argent. Alors, on se dit que ce n'est pas grave, qu'ils ont fait leur vie. C'est un peu dur mais je crois que c'est ça. Tout le monde est

allé un jour dans une maison de retraite, c'est parfois immonde. J'ai l'impression que nos politiques ne s'intéressent pas au problème, qu'ils ne regardent pas les gens.

Qu'est-ce qui nous constitue le plus : le passé (il est beaucoup question de souvenirs dans la pièce) ou le présent ?

Ce qui est important, c'est d'être là, vraiment là, juste là, au moment présent. C'est ce qui est le plus difficile. C'est même peut-être quasiment impossible. Sur l'interprétation, j'aime être là maintenant. Au théâtre, ce qui est intéressant, c'est qu'on répète son texte, on l'apprend à l'endroit, à l'envers et le jour J, on l'oublie. On l'oublie parce qu'on joue. Il faut arriver à remettre le texte là, maintenant, comme si on ne le connaissait pas. Donc, ce qui nous constitue, c'est en même temps, tout ce qu'on a vécu et l'instant présent. L'avenir, je n'en sais rien. Il peut y avoir des surprises. Ce qui nous constitue, ce sont les rencontres, tout ce qu'on a regardé, tout ce qu'on a vécu, tout ce qui nous est passé dessus et en même temps, il faut être là. Parce que si on regarde en arrière, on n'avance pas. D'ailleurs, dans la pièce, la scène finale s'appelle « Je suis là ».

C'est ça le message de la pièce alors, qu'il faut vivre l'instant présent ?

Je ne sais pas s'il y a un message mais j'aime bien cette partie du texte de Mohamed Rouabhi : « Tu sauras un jour que rien ni personne ne remplace ce qui a disparu. C'est ce qui fait de nous des êtres rares. Deviens rare, vis de toutes tes forces. La vie est une pierre précieuse. Tu deviendras précieuse à ton tour à force de vivre. »

Propos recueillis par
Vanessa ASPE-RELOUZAT